

Jean-Paul Rey-Coquais

DE TRIPOLI AUX CÈDRES AVEC QUELQUES VOYAGEURS D'AUTREFOIS

80

Les récentes parutions d'*Archaeology and History in Lebanon* consacrées aux Cèdres et à quelques

Voyageurs anciens m'ont incité à verser dans ces dossiers quelques textes échelonnés entre le XVe et le XVIIe siècle. La curiosité de ces voyageurs était grande, leurs centres d'intérêt nombreux; les titres longuement développés dont se coiffent leurs Relations de voyage suffisent à en témoigner. Les textes seront ici en quelque sorte 'bruts de lecture'; nous en conservons l'orthographe, et particulièrement les transcriptions des toponymes. Ces textes appelleraient de multiples explications et de vastes commentaires; l'identification de quelques sites reste incertaine. Les quelques remarques que nous proposerons, souligneront une fois de plus, s'il en était besoin, la richesse de documentation qu'offrent les voyageurs anciens ¹.

I. TEXTES CHOISIS

1. BERNARD DE BREYDENBACH

Sanctarum peregrinationum in montem Syon ad venerandum Christi sepulchrum in Hierusalem atque in montem Synai ad divam virginem et martyrem Katherinam opusculum hoc contentivum per Petrum Drach civem Spirensem impressum Anno salutis nostre M.cccc.xc. die xxix Julii finit feliciter.

Rédigée en latin, la relation de ce voyage d'outre-mer, imprimée à Spire en 1490, est l'une des plus anciennes relations de voyages imprimées. Bernard de Breydenbach, Camérier et Chanoine de l'Église de Mayence, s'embarque à Venise au printemps 1483, pour un pèlerinage en Terre Sainte, qui lui donne l'occasion de visiter aussi le Liban et bien d'autres pays et îles du proche Orient.

De Terre Sainte, le Chanoine remonte vers le Nord en suivant la côte, notant villes, fleuves et distances, et qu'au fleuve appelé le Pas du Chien se termine le patriarcat de Jérusalem et commence le patriarcat jadis d'Antioche.

« A deux lieues de Nephim [Enfé] il y a la cité de Tripoli, très noble et presque toute sise en pleine mer comme Tyr et très peuplée. On y travaille beaucoup la soie. La terre qui la jouxte peut être dite de façon cer-

1 Cf. J.-P. Rey-Coquais, *La bibliothèque d'un humaniste, Robert Laurent-Vibert à Lourmarin*, in Fondation de Lourmarin Laurent-Vibert, *Compte-rendu d'activité de l'exercice 1967*, p.26-40. La bibliothèque du château de Lourmarin contient une très belle collection de voyageurs anciens, rassemblée par Robert Laurent-Vibert (1884-1925).

2 Cf. *Le Voyage de Terre Sainte*, du Chanoine Doubdan, de Saint-Denis-en-France, 3e éd., Paris 1666, p.89 ; voir mon article cité note précédente, p.39.

taine un paradis à cause des agréments infinis que présentent vignes, oliveraies, vergers de figuiers, cannes à sucre, dont on aurait peine à trouver de semblables dans d'autres régions. La plaine en avant de cette cité a une lieue de longueur, une demie lieue de

largeur. En cet espace il y a de nombreux jardins, dans lesquels croissent des fruits variés, et en grande quantité et abondance. Le Liban est distant de cette cité de trois lieues ; de son pied sort la source des jardins au flot impétueux, comme il est dit dans les Cantiques. Cette source semble naître humblement ; mais prenant subitement de la force, elle fait un fleuve violent et vraiment grand. Ce fleuve arrose tous les jardins et la plaine entre Tripoli et le Liban, et recommande merveilleusement la région. Ses eaux sont excellentes, froides et douces ».

La description, soucieuse de localisations, de distances et de souvenirs bibliques, donne en quelque sorte le ton des Relations ultérieures ; mais elle laisse parfois douter que Breydenbach ait personnellement parcouru la côte du Liban. Il indique que le *castrum* d'Arca se trouve à l'extrémité à la fois du Liban et de l'Antiliban. Pour lui, l'Antiliban s'étend au long de la côte, du fleuve Éleuthère – ainsi appelle-il le Qasmieh, selon une opinion fautive et longtemps commune ² – jusqu'à Tripoli. Mais non ! c'est bien un témoin oculaire : il note qu'au Nord de Tripoli, dans les gras pâturages de la plaine, riche en eaux, qui s'étend entre le château d'Arca et Tortose, où vivent sous la tente Turcomans, Madianites et Bédouins avec femmes et enfants et leurs moutons et chameaux, il a vu le plus grand troupeau de chameaux : *vidi ibidem gregem maxumum camelorum*.

2. JEAN MOCQUET

Voyages en Afrique, Asie, Indes Orientales et Occidentales, Faits par Jean Mocquet, Garde du Cabinet des Singularités du Roi aux Tuileries. Divisés en six livres, et enrichis de Figures. A Rouen, Chez Jacques Besongne, dans la Cour du Palais, M.DC.LXV.

Le livre V concerne Syrie et Terre Sainte. Embarqué à Marseille le 8 septembre 1611, Jean Mocquet arrive à Tripoli le 30 septembre et y passe

six mois.

« La ville de Tripoli est située en un vallon au dessous du mont Liban [...] La ville peut être grande comme Pontoise, et il n'y a qu'un ruisseau qui y passe, qui est fort sujet à se déborder, quand les neiges de la montagne fondent, et fait lors mille dommages [...] (p. 372-373).

« Ayant séjourné quelque temps à Tripoli, j'eus envie de voir le mont Liban, et pour ce faire pris un Turc avec un âne pour porter nos vivres. Nous partîmes de la ville le 11 Novembre, et allâmes par des montagnes très-hautes et très-fâcheuses à monter, et arrivâmes enfin au logis d'un Archevêque [...] La montagne est toute remplie de cyprès, le lieu est assez agréable, mais l'hiver y est très-fâcheux pour les extrêmes froidures, et les grandes neiges qui les affligent fort [...] Le lendemain matin, après que nous eûmes oui Messe, nous nous ache-minâmes vers le lieu où sont les Cèdres qui sont à trois lieues environ de là, où étant arrivés il faisait une bruine si froide, que mon Turc en soufflait dans ses doigts. Je le fis monter sur un cèdre pour en rompre quelque branche, mais il n'y demeura guère que le grand froid le fit bientôt descendre, et n'en put rompre tant que j'eusse désiré [...] de là nous reprîmes notre chemin pour retourner à Canibi [Qannoubin], qui est le lieu du Patriarche [...] Nous fûmes fort bien reçus là, et bûmes d'excellent vin qui croît en ces montagnes » (p. 369-372).

Le printemps venu, Jean Mocquet se rend en pèlerinage à Jérusalem, passant par Bailbec [Baalbeck], Damas, Qonaïtra, Tibériade et revenant par la côte, notant que Baruth [Beyrouth]

“est un lieu fort beau et délectable” (p. 411) .

“Le lendemain 6. jour de May, nous arrivâmes à Tripoli, où je demeurai quelques jours m'amusant à recueillir quelques plantes rares et odoriférantes, dont j'en cueillis bonne partie sur le mont du Liban et aux environs de la ville de Tripoli, puis je les fis encaisser pour apporter au Roi, comme à mon arrivée à Paris elles furent plantées au jardin du Louvre qui est devant la chambre de Sa Majesté à qui j'en fis voir des fleurs très belles” (p. 411).

3. VILLAMONT

Les Voyages du Seigneur de Villamont, Chevalier de l'Ordre de Jérusalem, Gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy. Divisé en Trois Livres, desquels le contenu est en la page suivante.

Deuxième édition. A Paris, Par

Claude de Montr'œil, et Jean Richer. M.D.CII Avec privilège du Roi³.

Le privilège est daté du 26 avril 1596. Le livre n'est pas paginé, mais folioté; « le nombre marque le feuillet, a, la première page, b la seconde ». La 'page suivante' indique que le Livre I traite des villes et forteresses de l'Italie, le Livre II de Dalmatie, Grèce, Turquie, Crète, Chypre, Jérusalem et Terre Sainte, le Livre III de Syrie, Damas, Phénicie, Égypte ... ; elle précise également : « Ensemble la valeur et changement des monnaies qui se dépensent en tous les royaumes et Provinces ci-dessus ».

« Toute la côte de mer que l'on voit depuis Jaffa jusques à Tripoli, est l'une des plus agréables et fertiles, voire des plus belles et riches du monde » (f° 224 a).

« Baruth est encore à présent une des villes des plus riches et marchandes de tout l'Orient, et n'y a d'espèce de marchandise qu'on n'y trouve. Aussi c'est l'abord de tous les autres ports du Levant, et presque de toutes les autres parts du monde. Car soit de Perse, des Indes, Alep, Damas, Italie, Marseille et autres lieux, tout vient là, ou en Tripoli » (f° 224 b).

« Continuant notre chemin avec vent prospère et favorable passâmes les cités de Biblis [Byblos] et Botris [Batroun], qui sont peu éloignées les unes des autres (sic) et à moitié ruinées. Finalement passant le cap de Posso [Ras Shaqqa, antique *Theou Prosopon*], commençâmes à découvrir les tours du port de Tripoli, auquel jour nous arrivâmes environ quatre heures après midi ; mais à notre arrivée nous entendîmes que la peste y était si grande que peu de gens s'en étaient sauvés » (f° 225 a).

Villamont débarque cependant.

« Voyant que la maladie continuait, je me résolus d'aller voir la cité de Damas, distante de Tripoli trois grandes journées de cheval ,

toutefois mon entreprise fut retardée pour quatre ou cinq jours, à cause d'une certaine guerre qui était intervenue entre le Sangiaco de Tripoli et celui des montagnes qui sont entre Damas et Tripoli, lesquels d'un commun accord s'étaient assignés jour pour se donner bataille en une plaine qui est de l'autre part du mont de Liban » (f° 226 b).

De Damas, Villamont, escorté d'un Janissaire, retourne à Tripoli.

« Nous ne trouvâmes aucun empêchement en notre chemin, sinon le deuxième jour en une vallée, où nous rencontrâmes sept Arabes à cheval, lesquels de prime abordée me voulaient faire dépouiller pour chercher si j'avais beaucoup d'argent avec moi, mais le Janissaire les pria tant qu'à la fin ils se contentèrent de quatre sequins d'or de Venise que je leur baillai, étant bien content d'en être quitte à si bon marché ; le reste du chemin nous le parfîmes heureusement jusqu'à Tripoli, où nous arrivâmes le dixième d'Août » (f° 240 b).

« Après m'être rafraîchi à Tripoli deux ou trois jours, il me prit envie d'aller voir le mont Liban et ses Cèdres, dont pour cet effet je pris un âne et un More pour m'y conduire, portant avec nous pain et vin, pour manger et boire par les chemins, car il y a de distance de Tripoli six bonnes lieues. Traversant donc une belle et riche plaine de laquelle je parlerai ci après, nous passâmes au commencement de la dite montagne, où y a une belle fontaine couverte d'ombrages, sous laquelle nous demeurâmes un peu pour boire et manger. Puis montant la montagne par lieux assez difficiles arrivâmes au monastère où le Patriarche se tient, qui n'est autre chose qu'une pauvre maison bâtie au pendant du dit mont, et une Église de moyenne grandeur entaillée et voûtée dans le roc, n'y entrant autre lumière que par la porte, et par deux petites fenêtres qui y sont, à l'une desquelles sont trois cloches que l'on sonne pour aller au service, ne s'en trouvant autres en tout l'Empire du grand Turc, ni même aucune horloge, sinon qu'en ce seul lieu » (f° 248 a et b).

Villamont est édifié par la simplicité du Patriarche Maronite, des Archevêques et des Évêques qui l'entourent, et par la ferveur du peuple. Près du

monastère où réside le Patriarche, il voit
«plusieurs petits jardins que les Religieux, Évêques et quelquefois le Patriarche, ont faits et labourés de leurs propres mains. Car si tôt que leur service est fini, ils vont labourer la terre, et les vignes, ou s'exercer

à quelque travail terrestre, disant suivre en cela le commandement de Dieu: par ainsi ils ont accommodé tout le pendant de la dite montagne de petits jardinets, et planté en iceux diversités d'arbres, les uns pour faire la soie, et les autres portant fruits. Ils ont fait aussi grand nombre de petits canaux par où l'eau de quelques fontaines descend, courant deçà delà pour arroser les jardins ; au bas de la montagne elle fait moudre un moulin, et de là va se joindre avec la rivière qui descend du mont du Liban et qui passe par la cité de Tripoli » (f° 249 b).

Villamont n'a pas oublié son projet d'aller aux Cèdres. L'expédition n'était pas sans danger. Il la relate dans le chapitre VIII, *Description des cèdres du mont de Liban, de la ville de Tripoli de Syrie, de sa riche planure, et de quelques coutumes des Turcs*.

« Tant plus l'homme voit, plus il désire voir, qui fut l'occasion qu'étant épris d'un tel désir, je voulus monter au lieu où sont les hauts et anciens cèdres du mont Liban, combien que plusieurs me donnassent avertissement que le chemin y était fort périlleux, à

cause des voleurs [...], toutefois que prenant trois ou quatre archers, je pourrais y aller sûrement. Ce que je fis, et accordé à deux sequins d'or à trois archers pour m'y conduire : le lendemain à la diane, monté sur mon âne accompagné des archers qui étaient Chrétiens Maronites, suivant la droite route vers les Cèdres, passâmes au pied d'une vieille ville appelée Picharay [Bcharré], laquelle est habitée de Mores, Turcs et Chrétiens, qui ont la réputation d'être grands larrons. De là continuant notre chemin parvînmes aux Cèdres sans aucun empêchement » (f° 249 b-250 a).

Villamont admire et décrit les cèdres, et remarque que

« sous les cèdres, comme aussi sur la faite de la dite montagne, sont des terres labourables, vignes, arbres portant fruits, et beaux pâturages qui sont en la possession du Patriarche, mais les bergers qui gardent le bétail, ont ruiné le pied de quelques cèdres par le feu qu'ils ont fait, néanmoins leur verdure s'est toujours conservée. Et parce que j'avais été averti qu'en les nombrant nul n'en pouvait savoir le nombre, je l'ai voulu expérimenter par trois ou quatre fois, à toutes lesquelles j'en ai trouvé toujours plus ou moins, bien dirai-je à ce que je puis juger, qu'il y en a environ vingt-quatre ou vingt-six » (f° 250 a-b).

A son retour des Cèdres, Villamont passe à Canobin prendre congé du Patriarche et rentre à Tripoli par un autre chemin, au long duquel il

3 La bibliothèque de Lourmarin contient cinq autres éditions des *Voyages de Villamont* : 1598 et 1600, chez les mêmes éditeurs que l'édition de 1602, et trois éditions imprimées à Lyon, chez Claude Larjot, en 1607, 1611 et 1620.

remarque les grottes où logent des moines. Il retient du mont Liban que

« c'est une montagne très fertile en bons vins, blés, bois, arbres, pâturages et bonnes fontaines » (f° 250 b). Il est séduit encore plus par le paysage luxuriant qu'offrent

les environs de Tripoli.

« Nous arrivâmes en la très-belle et riche planure de Tripoli, qui dure cinq lieues de longueur vers la marine, s'étendant de trois en largeur vers le mont de Liban, elle est toute remplie d'oliviers, mûriers à faire la soie, grenadiers, citronniers, orangers, figuiers, vignes et froments semés sous les dits arbres, et plusieurs autres sortes de fruits, entre lesquels y en a un qui ressemble aux abricots (mais bien meilleur) lesquels ils nomment Michemis et se mange au mois de Juin ou Juillet » (f° 250 b-251 a).

Mais il note aussi les inconvénients du climat et la déficience d'eau potable :

« L'air y est très-mauvais et mal sain quand le vent vient du côté du mont de Liban. L'eau aussi dont y a grande abondance, est très mauvaise à boire » (f° 251 b).

4. EUGÈNE ROGER

La Terre Sainte, ou Description topographique très particulière des Saints Lieux, et de la Terre de Promission. Avec un Traité de quatorze Nations de différentes Religions qui l'habitent, leurs mœurs, croyance, cérémonies, et police. Un Discours des principaux point de l'Alcoran. L'Histoire de la vie et mort de l'Émir Fechreddin, Prince des Drus. Et une Relation véritable de Zaga Christ Prince d'Éthiopie, qui mourut à Ruel près Paris l'an 1638. Le Tout enrichi de figures. Par F. Eugène Roger, Récollet, Missionnaire de Barbarie. A Paris, chez Antoine Bertier, rue Saint Jacques, à l'enseigne de la Fortune. M.DC.XLVI. Avec privilège et approbation.

Le privilège royal est du 29 janvier 1646. Achievé d'imprimer pour la première fois le 4 juin 1646. Une nouvelle édition eut lieu à Paris en 1664.

Après avoir décrit le Mont Liban et les Cèdres, dont il compte 22 debout, plus 2 à terre sans feuille et sans fruit, néanmoins sans corruption, soit en tout 24 cèdres « qui sont appelés les cèdres saints»

et mentionné tout à l'entour un petit bocage de jeunes cèdres, Frère Eugène, que la botanique intéresse, consacre un chapitre à la « prodigieuse plante de Baras ».

« A une lieue des Cèdres saints, montant entre l'Orient et le Midi, au dessus du chemin qui conduit à Damas, sont cinq ou six plantes d'une herbe, que les Naturalistes appellent Baras ; que l'on commence à voir au mois de May, lorsque la neige de ce lieu est fondue. Cette plante paraît de nuit comme un petit fanal, ou comme la lumière d'une chandelle, mais le jour elle ne rend aucune lumière ni clarté. Cette plante est semblable au Lenceola, douce au manier, et de la couleur du Cinoglossum ».

Il y a péril de mort à cueillir cette plante merveilleuse sans précautions spéciales, précautions que Frère Eugène ne juge pas à propos de divulguer. Il évoque sa rencontre, en 1646, au royaume de Fez, avec un Maure qui lui assura avoir trouvé dans le cimetière de Salé une herbe à fleurs jaunes qui changea en or une pièce d'argent mâchonnée avec par hasard, transmutation attestée par un orfèvre très honnête homme; le bon Père reconnaît dans cette herbe la *lunaria maior*; qu'il vit en abondance en Orient et montra à un Prince savant et curieux qui en dit des merveilles et recommanda le secret

« Par tout le Mont Liban il se trouve une plante que les Arabes appellent *Ribes*, de laquelle on tire un suc rougeâtre, dont on compose un sirop excellent pour le grand Turc [...]. Il réjouit les esprits vitaux, et est excellent pour les intempéries chaudes du foie, et fortifie puissamment l'estomac. Outre ces trois plantes, à savoir le Ribiez, le Cèdre et le Baras, qui ne se trouvent que rarement hors le Mont-Liban, il s'y voit encore des forêts de cyprès, l'oxicèdre, la *Lunaria*, le vrai Aconit pardalience, la Scorsonnaire à fleur jaune, la Mandragore, de toutes sortes de fruits qu'on peut souhaiter. Et bien que le vin qui se fait par tout le Mont-Liban soit très excellent, comme on peut juger par les paroles du Prophète Osée, qui dit *Memoriale eius sicut vinum Libani*, le plus délicieux et le plus naturel de tous est celui qui croît sur la pente de ce mont vers l'Orient, au terroir appelé Sardinaya [Saadnaya], qui est le lieu, à ce

que les Maronites tiennent par tradition, où le Patriarche Noé planta la vigne, et du vin duquel il s'enivra. J'ai trouvé plusieurs fois sur les plantes et les rochers la Manne qui tombait du ciel ».

Il est clair que Frère Eugène, confondant Liban et Antiliban, n'a pas compris ce qu'ont dû lui dire les Maronites et qu'il n'est pas allé lui-même à Saadnaya. Dans son Avis au Lecteur, on le voit pourtant

« protestant que je n'avance rien dont mes yeux n'aient été témoins, et dont le rapport ne soit autorisé de plusieurs personnages doctes et pieux, et dont les mérites ne sont que trop suffisants pour attirer la confiance du lecteur ».

On pardonnera à Frère Eugène ses divagations botaniques pour la page charmante où il conte sa visite à un vieil ermite niché dans une falaise de la montagne, près du monastère de Mar Sarqis:

« Ce bon Brahim Sahionni qui était en ce désert, était devenu si faible et atténué de l'austérité de sa vie, qu'à peine se pouvait-il mouvoir d'une place en l'autre. Cause pour laquelle le Patriarche qui était son proche parent, voulut le tirer de ce lieu de pénitence pour le tenir chez lui, avec sept ou huit religieux qui vivent ordinairement à sa table. Mais ce bon anachorète le pria de le laisser finir ses jours en cette caverne, où il goûtait la douceur de la félicité éternelle. Ce que le Patriarche fit. Mais d'autant que ce vieillard ne pouvait qu'à grand'peine monter et descendre de sa grotte pour aller chercher de l'eau au Torrent, qui passe encore plus de deux cents marches plus bas que sa grotte, il lui donna pour l'assister une fille Religieuse, âgée d'environ vingt-cinq ans, laquelle avait déjà passé quelques années en ces déserts, où elle avait mené une vie exemplaire vivant comme une anachorète [...]. Aussitôt que cette fille nous eut aperçus par un trou du rocher où elle se retirait, elle alla promptement avertir ce bon vieillard, lequel descendit par l'échelle de sa caverne étant soutenu par dessous les bras par cette fille. Aussitôt qu'ils furent à la porte, et après nous avoir interrogé qui nous étions, et ayant su que nous étions Religieux de saint François de la

Communauté de Jérusalem, il commença à bénir Dieu [...] Mais auparavant que d'ouvrir la porte de cette court, il chanta un cantique en langue Syriaque, pendant lequel il donna de l'encens à la porte, que cette Religieuse nous ouvrit ; et lui nous encensait, cette bonne fille le soutenant dessous les bras, cheminant devant nous, jusqu'à ce qu'ayant grimpé ces échelles et passé l'échaffaux, nous arrivâmes en sa chapelle. Quand il eut fini nous fûmes un peu de temps en oraison, puis il nous conduisit dans une grande caverne qui lui servait de chambre, où il avait pour tous meubles une grande natte de feuilles de palmier, et un tapis ou plutôt un cilice tissu de poils de chèvres, qui lui servait de lit, de nappe, et de table. Sur lequel il nous dressa une collation proportionnée à sa façon de vivre.

« Cette religieuse tira promptement d'une peau de chèvre un peu de fromage un peu moins sec que du plâtre, qu'elle éparpilla sur un morceau de cuir au lieu de plat, et jeta sur ce tapis deux poignées d'olives salées et séchées au soleil ; puis elle fit chauffer de l'eau dans un pot où elle délaya de la farine de froment qui avait trempé dans du verjus, et fit grande diligence de faire cuire un peu de pain de sous les cendres. Puis elle nous servit du vin dans une calbasse qui servait de verre, ce qu'elle accommodait avec beaucoup de charité et de respect, pendant que ce bon Religieux nous entretenait de sa vie solitaire. Ce délicieux repas fini, il nous reconduisit à la porte avec la même cérémonie qu'il nous était venu recevoir. Voilà comment ce bon Religieux vivait en cette solitude, se divertissant à cultiver une vigne qui est au dessous de ce séjour, avec un jardin où il nourrissait des abeilles, cultivait des mûriers à vers à soie, et quelques oliviers, de quoi il faisait de l'huile pour la lampe qui brûlait nuit et jour devant l'Autel, où il célébrait la sainte Messe lorsque quelques Religieuses des déserts l'allaient visiter » (éd. de 1646, p. 428-430).

5. FRANÇOIS LE GOUZ

François Le Gouz, Sieur de La Boullaye-Le-Gouz, Gentilhomme angevin, connu en Asie et en Afrique sous le nom d'Ibrahim Bey, et en Europe sous celui de Voyageur Catholique.

Les Voyages et Observations du Sieur de La Boullaye-Le-Gouz, Gentilhomme angevin, Où sont décrits les Religions, Gouvernements et Situations des États et Royaumes d'Italie, Grèce, Natolie, Syrie, Palestine, Karaménie, Assyrie, Grand Mogol, Bijapour, Indes Orientales des Portugais, Arabie, Égypte, Hollande, Grande-Bretagne, Danemark, Pologne, Iles et autres lieux d'Europe, Asie et Afrique, où il a séjourné, le tout enrichi de Figures. Et dédié à l'Éminentissime Cardinal Capponi. A Paris, Chez Gervais Clousier, au Palais, sur les degrés de la Sainte Chapelle. M.DC.LIII. Avec privilège du Roi.

Privilège daté du 8 mars 1653. Achevé d'imprimer pour la première fois le 8 mai 1653. Autre édition chez G. Clousier en 1657.

Chapitre IV. Voyage de Tripoli au Mont Liban (p. 338-342 de l'édition de 1653 ou p. 356-360 de l'édition de 1657)

« Je pris à Tripoli un guide maronite avec une mule et me fis conduire au Mont Liban ; je campai le soir auprès d'un village appelé Eden, à deux lieues de Tripoli ».

Il voit les cèdres :

« j'en cueillis quelques pommes pour

apporter en Europe », et il prend soin de les compter :

« J'en contai 22 et un que le Patriarche des Maronites a fait mettre à bas pour faire une chaise patriarcale ; j'ai vu des gens assez superstitieux pour croire que l'on ne les peut conter à cause que tous ceux qui les ont vus ne s'accordent pas sur le nombre et qui vient de ce que l'on en coupe quelque fois ».

Il va à Canobin visiter le Patriarche Maronite. Rentrant de Canobin à Tripoli, il s'appêtait à camper le soir sous un olivier près d'un petit village, lorsque le Curé vint l'inviter à assister à la noce de son neveu qui épousait la fille du Scheik du village.

« Il y avait deux tapis étendus par terre, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes, et la principale réjouissance était de deux garçons qui chantaient parfaitement bien »⁴.

6. JACQUES GOUJON

Histoire et Voyage de la Terre Sainte, Lyon, 1670. Jacques Goujon, religieux cordelier, chante les louanges du Liban, dont le plus beau titre de gloire est de posséder les Cèdres.

« Cette fameuse montagne passe celles de toute la terre en fécondité, en la bonté de l'air, la clarté et netteté des eaux d'un million de fontaines, de l'odeur de l'encens et aloès qui y croît, de la richesse de soie et coton, etc. Mais surtout pour la beauté et antiquités de ces mystérieux Cèdres, que

4 Plus tard, à Besconta, le Consul de France Henri Guys sera de même charmé par la « voix enchanteresse de Mariem la Chaldéenne » : Henri Guys, *Relation d'un séjour de plusieurs années à Beyrouth et dans le Liban*, 2 vol., 1847, vol. I, p. 36.

l'on croit être encore de ceux que Dieu planta à la création du monde: *Cedri Libani quas plantavit Dominus*, et que l'on va voir de toutes parts sans faire aucune réflexion à la difficulté du chemin et aux précipices continuels qu'il faut franchir pour y arriver et en

sortir. Le plus beau chemin que je conseille aux pèlerins de suivre, est celui que je pris sortant de Tripoli, pour aller au village d'Eden, et de là directement au lieu où sont les cèdres et revenir au convent de Kanobin demeure du Patriarche».

« Nous sortîmes de la ville de Tripoli [...] pour monter l'espace de trois heures, qui font seulement le commencement du pied de la montagne. Le temps pendant ces trois heures de chemin, ne peut être ennuyeux, parce que l'on rencontre de petits vallons et plaines garnies d'un million d'oliviers, mûriers, etc. plantés si agréablement et si droit, qu'à chaque pas on y voit des allées à perte de vue, arrosés de mille petits canaux qu'on dérobe des ruisseaux et torrents qui descendent du Liban avec une impétuosité sans pareille. L'on voit quantité de petits villages merveilleusement bien situés, où tous les habitants sont Maronites ».

Après avoir couché à Ehden, où l'Évêque lui offre une hospitalité charmante, le Révérend Père se remet au point du jour

« à grimper le Liban pendant quatre heures par un chemin qui n'est pas si difficile que celui que nous avons fait, et qui nous restait à faire le lendemain, pour aller des Cèdres à Kanobin ».

« Après donc que nous eûmes marché l'espace de quatre bonnes heures, nous arrivâmes aux cèdres, qui ne sont pas au faite de la montagne, qui la plus grande partie de l'année est couverte de neige. Pour y arriver il faut monter plus d'une heure et demie. Nous y arrivâmes, dis-je, à neuf heures du matin ayant toujours tiré du côté de l'Orient. Nous les trouvâmes plantés dans un vallon un peu inégal, au bas de la plus haute tête des montagnes qui composent le Liban ; l'endroit où ils sont est

rempli de quantité de petits monticules, où l'on voit quantité de petits cèdres, qu'il est fort difficile de compter. Pour les gros il n'est pas malaisé, puisque par trois fois j'en comptai seulement dix-huit des plus gros et des plus anciens que l'on croit être du temps de la création. Que si les auteurs qui en ont parlé en ont compté, qui l'un 17, qui l'autre 20 et les autres 22, les premiers en ont oublié quelques-uns, et les autres en ont rencontré deux sur pied, en vie, qui l'un est séché et l'autre est brûlé le 6. de May, auquel jour se célèbre la fête en ce lieu, par l'assemblée de tous ou de la plupart des chrétiens du pays, qui allument quantité de cierges, qu'on y laisse allumés toute la nuit. Pour ne me point tromper, j'attachai un morceau de papier à chacun avec un clou, et par ainsi je n'en omis aucun que je ne reprisse par après. J'entends parler des gros ; car il y en a plus de deux cents de petits qui repoussent et naissent des autres » (p. 43).

Il redescend des Cèdres sur Canobin, où il rencontre le Patriarche à sa vigne,

« où il faisait vendange de raisins blancs » et le voit traiter d'affaires concernant son Ordre dans le cellier creusé dans le roc, « où je vis, écrit-il, 60 ou 70 grandes urnes de pierre et de brique, pleines de vin vieil et nouveau ».

Il est touché par l'extrême simplicité et la pauvreté de Canobin. Il se réjouit d'entendre la cloche du couvent, n'en ayant pas entendu depuis deux ans. Il retourne à Tripoli en passant par la grotte de sainte Marine et par Antoura.

« Dès l'instant où l'on quitte cette grotte pour retourner à Tripoli, l'on descend continuellement, la plupart du chemin, à pied, par des petits sentiers si droits, si étroits et si difficiles, que deux hommes auraient bien de la peine d'y passer, quand l'un monte et que l'autre descend, et faut de nécessité marcher quelquefois sur ses mains. Les pauvres chevaux y sont bien à plaindre, quoiqu'ils soient accoutumés à ces chemins ; les ânes y souffrent moins de peine. De côté et d'autre l'on rencontre mille belles fontaines, qui tombent pour la plupart en cascades naturelles, dans le fond de ces deux montagnes, où elles grossis-

sent un torrent perpétuel, dont le cours et la chute parmi les cailloux et les rochers, fait bien plus de bruit dans son passage que le Rhône ou que les fleuves les plus rapides dans leurs plus violentes inondations. L'on passe tantôt à la gauche, tantôt à la droite sur trois ponts de

pierre que les deux derniers Patriarches ont fait bâtir pour la commodité des voyageurs. « Enfin, après avoir descendu plus de deux heures et demie, et quelquefois plus vite qu'on ne voudrait, parmi de continuels précipices, l'on se rencontre à la tête d'une haute montagne, lorsque l'on croit, et qu'il n'y a pas d'apparence de rien plus descendre.

« L'on aperçoit un grand olivier tout seul, auquel nous tirâmes tout droit pour aller chercher un peu d'ombre, de repos et quelque rafraîchissement. Le Supérieur d'un Couvent de Grecs situé à cent cinquante pas de ce lieu que l'on nomme Antoura, nous aperçut, et nous y vint faire civilité, et après lui un de ses valets chargé de 4, ou 5 plats d'olives, de raisins, de fromages, de compotes, salades, noix, etc. surtout d'une grande cruche pleine de fort bon vin. J'étais fort altéré et m'était impossible de boire de ce vin sans eau, tant il est violent. Les gens du pays n'en font aucune difficulté, et le boivent toujours tout pur, et l'eau de même ; ils m'allèrent quérir de l'eau d'une fontaine qui n'était qu'à dix pas de nous, où l'on descendait par huit ou dix marches d'escaliers ; c'était la plus claire et la meilleure qui se puisse boire.

« Nous nous reposâmes à la fraîcheur de cet arbre, environ une bonne heure ; après avoir autant dignement remercié que je pouvais le charitable Supérieur, lequel comme un autre Abraham attendait les pauvres sur les grands chemins, pour subvenir à la nécessité des passants, nous reprîmes notre chemin de Tripoli, où pour arriver, il fallut encore descendre 4 bonnes heures, mais non pas si droit que pendant le chemin de Kanobin à Antoura » (p. 41-48).

Le bon Père a de Tripoli une appréciation mitigée.

« Tripoli est une des plus belles villes de la Syrie, des mieux bâties et des plus habitées [...] Le port de cette ville est commode, quoiqu'un peu ruiné et séparé d'un quart de lieue de l'enceinte des murailles, par une belle plaine abondante en toute sorte de fruits et de jardins, qu'une infinité de fontaines arrosent, et rendent fort agréables ».

Mais le climat lui paraît malsain.

« L'air n'y est pas des meilleurs, car la neige fondue du Liban, venant se mélanger avec les eaux des fontaines, et du fleuve Saint [la Qadicha] en corrompent la pureté. Cette ville étant située au pied des montagnes du Liban, elle reçoit l'effet de toutes les malignes vapeurs qui s'élèvent de la quantité des eaux, qui en descendent, causant de certaines maladies dans l'Été principalement, et dans l'Automne, dont on ne guérit qu'avec peine. Il n'y a pas une maison qui n'ait sa fontaine d'eau vive, il y en a même qui vont jusqu'au plus haut étage » (p. 49).

7. CORNEILLE LE BRUN (OU LE BRUYN)

Voyage au Levant, c'est à dire dans les principaux endroits de l'Asie Mineure, dans les îles de Chio, de Rhodes, de Chypre, etc., De même que dans les plus considérables villes d'Égypte, de Syrie, et de la Terre Sainte ; Enrichi de plus de deux cents Tailles-douces, où sont représentées les plus célèbres villes, Pays, Bourgs, et autres choses dignes de remarque, le tout dessiné d'après nature ; par Corneille Le Brun. Traduit du Flamand. A Delft, Chez Henri de Kroonevelt. MDCC. Avec privilège.

Autre édition française, in-4°, chez Guillaume Cavelier, Rue St. Jacques à la Fleur de Lys d'or, Paris, 1714.

L'édition de Delft est enrichie de gravures coloriées à la main. p. 310, *pont de Godefroi*, près de Tripoli. Entre les pages 304 et 305, planche hors-texte, coloriée: en haut, *Cafar Cahele*, sur la route de Tripoli aux Cèdres ; en bas, *Canobin*.

Corneille Le Bruyn ou Le Brun, peintre et graveur hollandais, au cours de longs périples qui durèrent dix-neuf ans, débarque à Tripoli, venant de Terre Sainte, dans l'été 1681. Tripoli lui paraît une ville fort agréable :

« On y voit à l'entour quantité de jardins

plantés de mûriers. Aussi y a-t-il beaucoup de soie. Il y a ici quantité de vues agréables, tant de la ville que dehors, parce qu'il y passe beaucoup d'eau qui vient de la montagne du Liban ».

C'est en janvier qu'il se rend aux Cèdres; le voyage est décrit dans le chapitre VII: « Voyage à la Montagne du Liban », avec de grands détails sur l'itinéraire suivi, mais dont il est difficile d'identifier tous les sites qui le jalonnent. Le voyage se fait à cheval.

« Nous marchâmes assez longtemps par une grande plaine toute plantée d'oliviers, dont il y a une grande quantité aux environs de Tripoli. Au milieu de ces arbres je vis les restes d'un ancien moulin à huile nommé Cabo [...] Ensuite nous passâmes le bourg de *Kistin* [Bkeftine], et *Cafare Cahel* [Kfar Kahel] qui est une belle et ancienne mesure, derrière laquelle on voit la montagne couverte de neige. Après cela on vient au cloître *La Madona* où commence la montagne [...] !au dessus il y en a encore un autre nommé *Hantoure* ou cloître S. George. Ils sont tous deux fort anciens. Après avoir ainsi marché longtemps par un pays de montagnes très hautes, mais très agréables, nous vîmes à une certaine eau qui ressemble à une petite rivière où l'on a une très belle cascade, dont les eaux en tombant ne causent qu'un bruit sourd, parce qu'elle est entre les arbres [...] Nous vîmes au bourg de *Larel* où est l'ancien cloître de *Sousa* [...] Après cela, nous passâmes la *Grotte de S. Marie* [Saydet Hawqa], et nous arrivâmes un peu après midi à *Canobin ou Stinoba* qui veut dire l'assemblée des religieux. C'est un couvent situé fort agréablement dans la montagne, et tout environné d'arbres. On voit par derrière en éloignement la montagne du Liban avec les Neiges, dont elle est toujours couverte. On dit que le Couvent a été bâti par l'Empereur Théodose [...]

De Canobin, il note le vin excellent et les cascades d'eau vive (p. 308). Il est reçu par le Patriarche Maronite, qui partage la croyance que Canobin a été la patrie de Noé et évoque le passé biblique de

la région, notamment celui de Baalbek.

« Dans ce même endroit [« aux environs de l'Anti-Liban »] il y a aussi une ville avec un fort beau lac, et les habitants du pays croient que cette ville a été bâtie par Caïn et qu'elle est la plus ancienne du monde, à quoi ils ajoutent que dans la suite du temps elle a été appelée *Héliopolis*, c'est-à-dire la ville du Soleil. A cinq lieues de Canobin, il y a aussi un bourg qui est habité par des Chrétiens, il porte encore aujourd'hui le nom d'Eden » (p. 308)

Corneille Le Bruyn passera la nuit à Canobin. Le Patriarche, poursuit-il,

« nous encouragea à achever le voyage que nous avions entrepris, et nous dit que, s'il ne neigeait point la nuit prochaine, nous arriverions assurément le lendemain aux Cèdres ».

« Le lendemain donc de fort bon matin, comme par bonheur il n'était point tombé de neige, nous montâmes à cheval et nous passâmes le bourg de *Brousa* [Blouza] qui est ainsi appelé à cause de la quantité d'amandiers qu'il y a car *Brousa* signifie amande [...] Ensuite on vient au bourg Hasiel, qui appartient aux Arabes. De là on vient à Ipsarey [Bcharré], qui est le dernier bourg et le plus proche de la montagne du Liban ».

Là, les voyageurs prennent des guides.

« Environ une heure et demie après, étant arrivés aux Cèdres, nous trouvâmes que tout était couvert de neiges, ce qui nous obligea de laisser nos chevaux et de nous mettre à pied, jusqu'à ce qu'enfin avec bien de la peine nous arrivâmes aux Cèdres⁵ ».

II. QUELQUES
REMARQUES OU
OBSERVATIONS

Les quelques textes rassemblés suggèrent ou appellent quelques remarques, car il ne saurait être ici question d'en développer les commentaires

ou de les comparer systématiquement, comme il serait souhaitable, aux nombreux autres Voyageurs qu'il a bien fallu laisser de côté et dont, à l'occasion, nous appellerons certains à témoigner. Nous nous contenterons d'attirer l'attention sur les connaissances – ou les ignorances – géographiques dont témoignent ces Relations de voyages et de mettre en valeur ce qui nous semblent les traits principaux qu'ils s'accordent à reconnaître à Tripoli, aux Cèdres et à la Qadicha.

De nombreuses indications géographiques de Bernard de Breydenbach sont fausses, surtout dès que la description s'éloigne de la côte. Il n'y a pas à s'en étonner; cela tient peut-être à une mauvaise compréhension des informations qui lui sont données par les gens qu'il rencontre, mais les relations de voyages des deux siècles suivants en contiennent autant, dans la plus grande fantaisie. C'est que, outre la Bible, nos voyageurs connaissent les auteurs anciens, historiens et géographes, chorographes ou topographes, grecs et latins, qui n'ont pas donné du proche Orient 'physique' une description exacte et claire. Ils ont notamment laissé croire à beaucoup de nos voyageurs que les

chaînes du Liban et de l'Antiliban étaient l'une et l'autre orientées d'Ouest en Est, depuis la mer jusqu'au désert. Dans ces conditions, il était difficile d'accorder avec les textes classiques ou la Bible ce que l'on voyait dans le paysage et les explications reçues sur place.

Voyez ce qu'au milieu du XVI^e siècle écrit l'illustre médecin et naturaliste du Mans Pierre Belon, décrivant son voyage de Jérusalem à Damas; n'allez pas croire que nous avons perdu de vue Tripoli: «arrivâmes en un Carbaschara [caravansérail], à bien trois lieues de Damas. Nous campâmes dessous la tente, près d'un village joignant le Carbaschara; car grand nombre de passants s'étaient retirés de bonne heure; et aussi que la pluie les avait engardés de partir. Le lendemain trouvâmes campagnes bien labourées et fertiles, et grande quantité de villages. Nous avions les monts de Tripolis qui étaient déjà couverts de neige, et le pays de Phénicie à main gauche »⁶. Il est tout à fait exact que, pour qui se dirige vers Damas en venant du Sud, les montagnes – Hermon et Antiliban – sont à sa gauche; Pierre Belon croit que c'est le Liban, avec Tripoli de l'autre côté des crêtes.

La difficulté ne fit qu'augmenter avec la multiplication des relations de voyages aux indications erronées et trompeuses; car chaque nouveau voyageur avait lu nombre de ses devanciers (dont il semble parfois copier littéralement l'une ou l'autre indication), et toutes ces données confuses ou contradictoires ne pouvaient que laisser dans la perplexité et l'arbitraire. Si les différentes données s'avéraient inconciliables, il n'était pas rare que les sites fussent dédoublés; les cartes en donnent

6 *Les Observations de plusieurs Singularités et choses mémorables trouvées en Grèce, Égypte... en trois Livres. Revus derechef et augmentés de figures, avec une nouvelle Table de toutes les matières traitées en iceux. A Anvers, De l'Imprimerie de Christophe Plantin, près la Bourse neuve, 1555 (l'édition la plus rare de cet ouvrage). Livre II, ch. LXXXVIII, p. 263-264. Une page sur deux est numérotée; recto et verso d'une même page ont le même numéro; le numéro est au recto.*

7 *Theatrum Terrae Sanctae et Biblicarum Historiarum cum Tabulis Geographicis aere expressis, Auctore Christiano Adrichomio, Delpho, Coloniae Agrippinae [Cologne], In officina Birckmannica, suptibus Arnoldi Mylii, Anno M.C.XCIII. Autre édition dans la bibliothèque de Lourmarin, Cologne 1628.*

8 L'alignement des sites d'Héliopolis, Chalcis, Abila et Damas représente l'itinéraire le plus souvent suivi par les voyageurs d'autrefois allant de Tripoli à Damas (pour autant que la neige, rendant impraticable le col des Cèdres, ne les oblige à contourner par le Nord et l'Est les massifs montagneux et à gagner Damas par le Qalamoun. Cette remarque suffirait à établir que Chalcis ne se trouvait pas à Andjar, comme on l'a longtemps cru, mais sur la route de Baalbek à Damas par les gorges de l'Ouadi Yahfoufa. Pierre Belon fit étape à Calcos (le nom de Chalcis survivait donc encore au XVII^e siècle), où il vit des habitations rupestres, des ruines de temples, et des carrières antiques, qui se voient encore aujourd'hui dans la région de Ser'in, alors qu'il n'y en a point dans celle d'Andjar; voir mes remarques sur les frontières d'Héliopolis, dans *La Géographie administrative et politique d'Alexandre à Mahomet, Actes du colloque de Strasbourg 14-16 juin 1979*, Leyde, Brill, s.d. [1981], p. 171-172. Cet itinéraire fut celui du Grand Pompée lorsqu'il prit possession de la Syrie; cette considération amena de son côté Ernest Will à résoudre dans le même sens « Un vieux problème de la topographie de la Beqa antique: Chalcis du Liban », *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins*, 99, 1983, p. 141-146.

9 Également dédoublé le mont Hermon, situé d'une part, en charnière si l'on peut dire, entre l'extrémité occidentale du *Libanus mons* et le Nord de l'*Antilibanus mons*, et d'autre part, entre Canatha et la Batanée, sous la forme d'une longue chaîne désignée comme *Hermon mons qui et Sanir*, précédée au Nord-Ouest d'un *Baal Hermon mons*.

10 *Christophori Heidmanni Palaestina sive Terra Sancta, Paucis capitibus distincta ordineque explicata, Et ab ipso Auctore olim in illustri Academia Julia cum locorum indice Publici iuris facta, iam vero ob exemplarium raritatem, una cum*

de nombreux exemples.

Les cartes dont sont munis les Relations de voyages ou les traités de géographie illustrent cette inconsistance des connaissances topographiques. Les corrections ou les précisions qu'un chacun pense, en toute bonne foi, pouvoir apporter à

ses prédécesseurs ne viennent que compliquer un peu plus l'agencement de données incertaines. La grande carte dépliant qui, en 1593, accompagne le *Theatrum Terrae Sanctae* d'Adrichomius de Delft⁷, prétend donner une intelligence exacte des sites de la Terre Promise mentionnés dans les Saints Livres – *situs Terrae Promissionis SS Bibliorum intelligentiam exacte aperiens*. En fait, cette carte représente le Liban comme une longue chaîne perpendiculaire à la côte, ayant au Nord Héliopolis, Chalcis, Abila et, dans le prolongement de ces sites, Damas⁸ puis Sardinella [Saadnaiya], et au Sud, entre un Antiliban peu étendu, parallèle à la côte à l'orient de Sidon et de Sarepta, et le fleuve Eleuthère, qui est le Litani, la *planicies Libani*, qui est la Beqaa, pourtant déjà située au Nord entre Héliopolis et Chalcis sous le nom de *Bacarvallis*⁹. Lorsqu'en 1655, Conrad Buno réédite, pour la commodité de la jeunesse studieuse, ce livre rare et épuisé qu'était la *Palaestina sive Terra Sancta* de Christophe Heidmann¹⁰, paru en 1528, il y ajoute quatre cartes, dressées d'après celles d'Adrichomius, les meilleures de toutes celles qui existent ; la carte I, regravée avec soin, *accurate recisa*, par Jean de

Felden, n'apporte guère de variantes au schéma d'Adrichomius¹¹.

La carte que Jacques Goujon donne en double page tout au début de son *Histoire et voyage de la Terre Sainte* (Lyon, 1670) est tout aussi caractéristique des représentations erronées que l'on se faisait encore au XVII^e siècle de la géographie du Liban. Tripoli est placé tout proche, au Nord, de l'embouchure de la rivière du Chien. Arca est situé à l'Est de Sidon. L'Antiliban s'étend au long de la côte, d'Arca au Nord jusqu'au fleuve Eleuthère – le Qasmieh¹² – au Sud ; la chaîne du Liban, infiniment plus longue, s'étend d'Arca à l'Ouest en direction de l'Est-Sud-Est. Canobin, les Cèdres, et, au delà de deux rivières anonymes, Damas, sont au Nord du mont Liban, et bien à l'Est-Sud-Est de Tripoli ; l'alignement de ces sites reflète un itinéraire alors habituel¹³. Ces énormes erreurs, qui nous paraissent aujourd'hui étonnantes, expliquent souvent les indications surprenantes que les voyageurs donnent de leurs itinéraires et parfois les rendent incompréhensibles. Il fallut attendre la relation d'Henri Maundrell, chapelain de la factorerie anglaise d'Alep pour que, ayant en main ses papiers et se fiant à l' 'autopsie' de ce voyageur, le grand géographe Hadrien Reland, d'Utrecht, pût enfin imposer une vision rectifiée des cartes du proche Orient¹⁴.

L'identification de plus d'un site, village, lieudit, reste hasardeuse ou impossible. Les transcriptions des toponymes arabes sont très approximatives ; chacun orthographiait comme il pouvait ce qu'il avait cru entendre. « Vincent Le Blanc¹⁵, écrit le

quatuor tabulis ex Adrichomio et aliis collectis, in studiosae iuventutis usum denuo edita, Wolferbyti, Sumptibus Conradi Bunonis, Anno MDCLV, Typis Johannis Bismarci.

11 Mais la carte III apporte une variante étonnante, en situant un Grand Hermon – *Hermon Mons major* – entre le Thabor et le Jourdain, au-dessus de la vallée de Jezraël ; il y a toujours un mont Hermon à la 'charnière' du Liban et de l'Antiliban.

12 Identification fautive ; voir notre note 2.

13 Entre Tripoli et Damas, la traversée du Liban par le col des Cèdres offrait de grandes difficultés, que notent tous les Voyageurs : pentes abruptes de la Qadicha, chemins étroits, pénibles aux chevaux et meilleurs pour les ânes, obligeant à de nombreuses traversées des torrents ; ainsi prend toute sa valeur la mention par Jacques Goujon de trois ponts de pierre construits par les deux derniers Patriarches « pour la commodité des voyageurs ».

14 *Hadriani Relandi Palestina ex monumentis veteribus illustrata, Tomus I. Trajecti Batavorum, ex libraria Guilielmi Broedelet. M.D.CC.XIV, p.319-320. Le voyage de Maundrell date de 1697.*

15 *Les Voyages Fameux du Sieur Vincent Le Blanc, marseillais, Qu'il a faits depuis l'âge de douze ans jusques à soixante, aux quatre parties du Monde ; à savoir Aux Indes Orientales et Occidentales, en Perse et Pégu, Aux royaumes de Fez, de Maroc, et de Guinée, et dans toute l'Afrique intérieure, depuis le Cap de Bonne Espérance jusques en Alexandrie, par les terres du Monomotopa, du Prestre Jean et de l'Égypte, Aux Iles de la Méditerranée, et aux principales Provinces de l'Europe, etc... Rédigés fidèlement sur ses Mémoires et Registres, tirés de la Bibliothèque de Monsieur de Peiresc, Conseiller au Parlement de Provence, et enrichis de très curieuses observations. Par Pierre Bergeron, Parisien. A Paris, Chez Gervais Clousier au Palais, sur les degrés de la Sainte Chapelle. M.DC.XLIX. Avec privilège du Roi. Le privilège est de 1647. La dédicace à Messire Eustache Picot, Conseiller, Aumônier du Roi, Maître de la chapelle de Musique de Sa Majesté, etc..., est signé de Louis Coulon. Vincent Le Blanc, né à Marseille vers 1553 [la Préface, p. 2, signale qu'il a soixante-dix-huit ans en 1631], n'a jamais rien publié de son vivant. La première partie de la publication est de Pierre Bergeron, avocat au Parlement de Paris ; deux autres parties, ajoutées après la mort de Peyresc, ne valent rien, dicit Tallemant des Réaux dans ses Mémoires.*

Sieur de la Boullaye-Le-Gouz¹⁶ de ce fameux voyageur, pourrait disputer avec Ulysse de la longueur de ses Voyages [...] il serait à désirer qu'il eût su les langues orientales, afin de rapporter les noms propres des lieux où il a été ». Cette déficience dans la transcription des

noms propres n'est pas le fait du seul Vincent Le Blanc, qui n'avait que quelque quinze ans lorsqu'il débarqua à Tripoli en 1568.

Les distances, généralement formulées en lieues, parfois en *mil*, sont appréciées avec une très grande imprécision. Il pouvait difficilement en être autrement; pour estimer une distance, les voyageurs d'antan n'avaient d'autre élément de mesure que le temps mis à la parcourir, à pied, à cheval, mulet ou âne. La façon dont l'érudit forézien Jean Palerne, accompagnant le Patriarche Maronite, rend compte de leur montée vers Canobin, est peut-être très instructive : « partîmes le matin ayant monté la colline sur laquelle est le château de Tripoli ; cheminâmes environ quatre ou cinq mil de plaine, puis commençâmes à monter la montagne assez fâcheuse et difficile [...] et montâmes puis le matin jusqu'à quatre heures après-midi, que nous arrivâmes au monastère »¹⁷; on croirait que Jean Palerne veut marquer la différence entre le temps de la marche en plaine, régulière, susceptible d'être convertie en longueur de chemin parcouru, et la marche en montagne, plus irrégulière; mais, quelques lignes plus loin, il situe les Cèdres « environ cinq ou six mil plus

haut sur le chemin de Damas ». L'évaluation des distances reste très subjective. Rendons à Jean Palerne cette justice : il se montre particulièrement prudent en spécifiant « environ » chaque fois qu'il avance un nombre de milles ; tous les voyageurs n'ont pas ce même souci.

Ces remarques ne doivent pas masquer l'importance des anciennes relations de voyages. A travers ces tâtonnements se dessinait peu à peu une carte plus fidèle. Le pays apparaît dans sa richesse et sa diversité : aspects des villes et des campagnes coutumes et scènes de la vie quotidienne, eau, climat et régime des vents, productions et ressources, animaux, flore, et jusqu'aux fossiles. Jean Mocquet, 'Garde des Singularités du Cabinet du Roi aux Tuileries', a soin de rapporter à Paris quelques plantes rares. Corneille Le Bruyn consacre un chapitre aux « Pierres dans lesquelles il paraît des ressemblances de poissons » : « On trouve ces pierres au haut d'une montagne, à quelques heures de distance de Tripoli [...] Afin d'avoir ces pierres j'envoyai une personne exprès avec un âne à la montagne, il m'en apporta une assez grande quantité »(p.309). Il faut apprécier à leur juste valeur les efforts de ces Voyageurs pour se rendre compte et rendre compte à leurs lecteurs de ce que, non sans peines, ni sans dangers parfois, ils voyaient en cours de route ou de navigation.

Des quelques textes rassemblés, on retiendra d'abord sans doute l'importance du port de Tripoli dans les relations entre l'Occident et le proche Orient. Jean Palerne se rend à Venise pour y trou-

16 François Le Gouz, Sieur de La Boullaye-Le-Gouz, donne ses sentiments « sur les diverses Relations qu'il a lues des pays étrangers ». Voir plus bas le titre de sa relation.

17 *Pérégrinations du S. Jean Palerne, Forézien, Secrétaire de feu monseigneur François de Valois, Duc d'Anjou et d'Alençon, etc., frère de feu Henri III, Roi de France et de Pologne. Où est traité de plusieurs singularités et antiquités remarquées es Provinces d'Egypte, Arabie déserte et pierreuse, Terre Sainte, Surie, Natolie, Grèce, et plusieurs îles tant de la mer méditerranée, que Archipelague./ Avec la manière de vivre des Mores et Turcs, et de leur Religion. Ensemble un bref discours des triomphes et magnificences faites à Constantinople, en la solennité de la circoncision de Mahomet fils de Sultan Amurat III de ce nom empereur des Turcs./ Plus est ajouté un petit dictionnaire en langage Français, Italien, Grec vulgaire, Turc, Moresque, ou Arabesque, et Esclavon, nécessaire à ceux qui désirent faire le voyage./ A Lyon, par Jean Pillehotte, à l'enseigne du nom de Iesu. M.DCXXVI. Avec privilège du Roi.* Dans l'exemplaire utilisé de la bibliothèque de Laurent-Vibert à Lourmarin, la page de titre est manuscrite, recopiée d'une autre édition. Le privilège royal est daté du 11 septembre 1606 ; l'exemplaire de Lourmarin porte : « Achevé d'Imprimer le 6 d'Octobre 1606..

18 Jean Palerne, *op.laud.*, p.306.

19 Nombreuses éditions. Je cite une ré-édition italienne, Rome, 1595 : *Il Devotissimo Viaggio di Gierusalemme, Fatto, e descritto in sei Libri dal Signor Giovanni Zvallardo, Cavaliere del Santiss. Sepulcro di N. S., l'Anno MDLXXXVI. Aggiuntivi i designj in Rame di varij Luoghi di Terra S. ed altri Paesi. Di nuovo ristampato, e corretto. In Roma, Appresso Domenico Basa, M.D.XCV.* Ce volume comporte de nombreuses cartes. P. 285, gravure : vue de Tripoli de Syrie.

20 *Le Bouquet Sacré, ou le Voyage de la Terre Sainte, Composé des Roses du Calvaire, des Lys de Bethléem et des Hyacinthes d'Olivet [du Mont des Oliviers], par le R.P. Boucher, mineur observantin.* Nombreuses éditions, Caen, 1618, Rouen, 1684, 1700 ('dernière édition corrigée'), non datée ; Lyon, deux éditions non datées, l'une annoncée « Oeuvre de pieuse et agréable lecture », l'autre 'Dernière édition, plus correcte et mise en meilleur ordre que les précédentes'. Les 'Approbations' sont datées de novembre 1613.

ver un navire pour Tripoli de Syrie; après trois semaines d'attente, il s'embarque au port de Malamoco le 5 mai 1581. Mais un naufrage sur la côte d'Istrie l'oblige à prendre, à nouveau à Venise, un navire pour Alexandrie; d'Égypte, il visite Damas et Jérusalem,

s'embarque à Jaffa pour Tripoli, fait une nouvelle fois naufrage à l'entrée du port de Byblos et c'est par terre qu'il arrive à Tripoli à la fin octobre ¹⁸. Le Belge Jean Zvallard quitte Venise le 29 juin 1586 pour Tripoli de Syrie, où il débarque le 28 juillet ; le 6 août arrivent de Constantinople des Frères Mineurs italiens et des gentilshommes français, tous désireux de voir la Terre Sainte ¹⁹. C'est de Tripoli qu'après avoir visité les Cèdres, Jean Boucher s'embarque à la fin du mois de mai 1612 pour 'rentrer en Chrétienté'. Le 'Pèlerin Véritable' de la Terre Sainte gagne Tripoli par voie de terre, venant de Palestine, en longeant la côte, et c'est de Tripoli qu'il s'embarque pour gagner Constantinople *via* Jaffa et Chypre.

Villamont a eu la bonne idée d'indiquer ce que coûte une traversée de Marseille à Tripoli, ou de Tripoli à Marseille. De Tripoli à Marseille, 10 écus d'or ; de Marseille à Tripoli, 5 ou 6 écus d'or, « pour ce qu'ils ne sont pas tant de jours à venir en Syrie, comme à retourner à Marseille » (f° 258 a-b). La différence de coût tient peut-être à la plus ou moins longue durée de la traversée ; mais il est bien probable qu'elle tient surtout à la différence de la demande, évidemment beaucoup plus forte

pour le retour vers Marseille ; car le voyage est essentiellement le fait des Occidentaux, qui sans doute veulent voir des contrées lointaines, mais qui tiennent absolument à rentrer dans leur pays. C'est ce dont témoigne Bernard de Breydenbach. A la fin de son voyage d'Orient, il se trouve à Alexandrie. Arrivent deux navires vénitiens. Breydenbach et ses compagnons discutent de leur retour avec les patrons, « et vraiment nous les avons trouvés plus durs pour nous que des Sarrasins, car ils savaient qu'il nous fallait bien retourner avec eux ».

La ville de Tripoli, que Jean Mocquet compare à Pontoise, petite ville au Nord-Ouest de Paris, évoque Assise au 'Pèlerin Véritable' : « Pour la cité elle a près d'un quart de lieue de long, et demi de large, je la comparerai volontiers à Assise, pour être assise et édiflée au flanc et comme à la pente d'une montagne qui la fait paraître davantage ; elle semble beaucoup plus belle de loin que de près, à raison de sa blancheur qui éclate et reluit de loin à la splendeur du Soleil comme si c'était argent ».

Tripoli est souvent décrite avec plus d'enthousiasme. Ainsi fait Jean Boucher ²⁰, relatant un voyage accompli en 1611-1612. « Finalement nous arrivâmes à Tripoli de Syrie [...] Cette ville est fort marchande, belle et jolie à merveille, et particulièrement à cause des fontaines, car il n'y a presque maison dans la ville, qui n'ait deux ou trois fontaines ». Pour Jacques Goujon, Tripoli est « une des plus belles villes de Syrie, des mieux bâties » et des plus peuplées, ce que, pour la fin du XVe siècle, avait déjà relevé Breydenbach; comme

Jean Boucher, il admire le grand nombre des fontaines et l'eau courante dans les maisons. Corneille Le Bruyn trouve Tripoli une ville fort agréable et porte sur elle un regard d'artiste: « Il y a ici quantité de vues agréables, tant dans la ville que dehors, parce

qu'il y passe beaucoup d'eau qui vient de la montagne du Liban »²¹.

Jean Palerne, qui fit le voyage d'Orient en 1581, au chapitre LXXX de ses *Pérégrinations*, intitulé « De Tripoly de Surie, des drogues, et marchandises, qui en viennent, arbres et animaux, qui s'y voient, à quoi les habitants se délectent, et d'un étrange supplice par eux pratiqué », écrit de Tripoli :

« La ville est située en une plaine à deux mil de la mer, non renfermée de murailles, et y a seulement un château assez fort, assis sur une colline peuplée d'oliviers, laquelle est au pied du Mont Liban; dont il se peut voir l'île de Cypre, lorsqu'il fait clair [...] La ville est de grandissime trafic, où il y a apport de toutes marchandises, qui viennent des Indes en Alep, et en Damas, et de là en Tripoli. Il n'y a point de port, et n'est seulement qu'une plage très dangereuse, lorsque le vent de Greco vient à régner »²². Quittant Tripoli pour Alep le 1er janvier 1648, Balthazar de Monconys éprouve ce même vent glacial dans la plaine au Nord de Tripoli:

« Nous cheminâmes dans la belle campagne qui est entre la mer et le Mont-Liban où l'on trouve force anémones, nous eûmes grand froid à cause d'un vent Grec assez violent »²³. Villamont n'ap-

précie guère le climat de Tripoli: « L'air y est très mauvais et très mal-sain quand le vent vient du côté du mont de Liban »; Jacques Goujon dit de même : « L'air n'y est pas des meilleurs ». Un autre reproche que Villamont formule à l'encontre de Tripoli, c'est que « l'eau, dont y a grande abondance, est très mauvaise à boire »; mais pour Breydenbach, le fleuve issu de la Qadicha offre des eaux « excellentes, froides et douces ».

Du port de Tripoli, Jacques Goujon mentionne qu'il est « un peu ruiné ». Vous avez noté que Palerne, au siècle précédent, n'y a vu qu'une plage, mais qu'il crédite la ville d'un grandissime trafic. Pour l'importance de son trafic, écrit Villamont, Tripoli n'a de rivale que Beyrouth²⁴.

Tripoli ne pratique pas seulement l'import-export ; elle a une production propre, que déjà Breydenbach, au XVe siècle, ne manque pas de signaler : Tripoli « travaille beaucoup la soie ». La soie lui est fournie par la plaine qui l'entoure, par la montagne aussi. Villamont, aussi bien dans la plaine que dans la Qadicha, a vu les « mûriers à faire la soie » ; le vieil anachorète de la Vallée Sainte qu'a visité Frère Eugène Roger cultivait des « mûriers à vers à soie ». Revenons dans la plaine. « On voit à l'entour [de Tripoli] quantité de jardins plantés de mûriers. Aussi y a-t-il beaucoup de soie », écrit Corneille Le Bruyn à la fin du XVIIe siècle²⁵. Dans le chapitre intitulé « Du mont Liban et du chemin pour y monter de Tripoli », Frère Jacques Goujon, dans ce même XVIIe siècle, vante la richesse de ce pays, « abondant en tout, en blé, vin, fruits, oliviers, mûriers »; il insiste sur les mûriers, qui « nourrissaient principalement quantité de vers

21 Corneille Le Bruyn, *Voyage au Levant* (éd. de Paris, 1714), p. 304.

22 Jean Palerne, *Pérégrinations*, p.301.

23 *Journal des Voyages de Monsieur de Monconys, Conseiller du Roi en ses Conseils d'État et Privé, et Lieutenant Criminel au Siège présidial de Lyon. Où les Savants trouveront un nombre infini de nouveautés, en Machines de Mathématiques, Expériences Physiques, Raisonnements de la belle Philosophie, curiosités de Chimie, et conversations des Illustres de ce Siècle ; Outre la description de divers Animaux et Plantes rares, plusieurs Secrets inconnus pour le Plaisir et la Santé, les Ouvrages des Peintres fameux, les Coutumes et Mœurs des Nations, et ce qu'il y a de plus digne de la connaissance d'un honnête Homme dans les trois Parties du Monde. Enrichi de quantité de Figures en Taille-Douce des lieux et des choses principales, Avec des Indices très exacts et très commodes pour l'usage. Publié par le Sieur de Liergues son fils. Première Partie, Voyage de Portugal, Provence, Italie, Égypte, Syrie, Constantinople et Natolie. A Lyon, Chez Horace Boissat et George Remeus, M.DC.LXV. Avec privilège du Roi.* (vol. I, p. 356).

24 Villamont, *Voyages*, f° 224 b.

25 *Voyage au Levant*, p. 304.

26 J. Goujon, *Histoire et Voyage de la Terre Sainte* (édition de Lyon, 1670), p. 40.

27 *La Syrie Sainte ou la Mission de Jésus et des Pères de la Compagnie de Jésus en Syrie, par le R..P. Joseph Besson, de la même Compagnie*, Paris, 1660, avec une dédicace à la Reine de Pologne, p. 9 (p.94-96 ; description de la ville de Tripoli).

28 *Il Devotissimo Viaggio di Gierusalemme, Fatto, e descritto in sei Libri dal Signor Giovanni Zvallardo, Cavaliere del Santiss. Seplucro di N. S., l'Anno MDLXXXVI. Aggiuntivi i designi in Rame di varii Luoghi di Terra S. ed altri Paesi. De nuovo ristampato e corretto. In Roma, Appresso Domenico Basa, M.D.XCV, p. 279.* Ce volume comporte de nombreuses cartes. P. 285, gravure : vue de Tripoli de Syrie.

à soie, rendant chaque année plus de quatre ou cinq cents mille écus »²⁶, fournissant sur l'économie de la région un renseignement précieux et relativement rare chez nos Voyageurs; il ajoute qu'à la richesse en soie se joint celle du coton.

La plaine de Tripoli suscite l'admiration unanime des voyageurs. Breydenbach avait déclaré la plaine de Tripoli un véritable Paradis. « Sa plaine est belle à merveille, et abondante en toutes sortes de fruits », écrit, au milieu du XVII^e siècle, le R. P. Besson, jésuite²⁷. Telle est aussi l'opinion de Villamont ou de Jacques Goujon. Pour ce grand voyageur qu'est le Belge Jean Zvallard, c'est toute la côte, entre Jaffa et Tripoli, qui paraît la plus belle et la plus charmante du monde (je le cite dans une traduction italienne, témoin de la renommée de l'ouvrage) : « Qui posso assicurare il Lettore, ch'andando terra terra non credo che se ne possa vedere una più bella, ne più dilettevole riva di Mare che si mostra essere stata questa, dopo Giaffa fino à Tripoli »²⁸.

Le R.P. Jean Boucher²⁹ est du même avis : « Je ne crois pas qu'il y ait d'ici à mille lieues à la ronde un plus beau pays, plus fertile, plus délicieux, plus agréable et plus doux que celui qui commence à Tyr par Sayde et Baruthi³⁰, et va jusques à Tripoli de Syrie ».

Des Cèdres, dont il ne reste que quelque deux

douzaines de grands arbres, les voyageurs sont surtout préoccupés de connaître le nombre exact ; « environ cinq ou six mil plus haut [que le monastère de Canobin] sur le chemin de Damas, écrit Jean Palerne, se voient vingt-trois cèdres que l'on dit fabuleusement ne se pouvoir compter »³¹. Ils ne manquent pas non plus de rappeler la place que tient dans la Bible le cèdre du Liban, et aux rappels bibliques beaucoup joignent des évocations légendaires de Salomon. A celles que présentent les textes cités, ajoutons celle de Jean Palerne : « Nous allâmes voir sur le Mont Liban célèbre tant à cause des Cèdres que pour le somptueux palais de Balbets, où furent faites les noces de Salomon avec la fille de Pharaon »³². De façon plus originale, pour faire saisir la beauté et l'élancement des Cèdres, dont il compte vingt-trois, l'anonyme 'Pèlerin Véritable', dont il aurait aussi fallu citer de longs passages, les compare aux colonnes du Panthéon de Rome ; il a également soin de noter que ces Cèdres se trouvent, « non pas sur le plus haut du mont, ainsi que plusieurs estiment, mais à la pente d'iceluy, qui regarde l'Aquilon »³³.

Presque à chaque pas, trop crédules aux dires de leurs hôtes ou de leurs guides locaux, beaucoup croient rencontrer des sites auxquels sont attachés les souvenirs des plus fameux personnages ou des plus célèbres événements de la Bible. Pour Frère Eugène Roger, l'excellent vin du Mont Liban appelle une citation du prophète Osée. « J'ai trouvé plusieurs fois, écrit aussi Frère Eugène, sur les plantes et les rochers, la Manne qui tombait du ciel ». Le jeune Vincent Le Blanc fit la même expérience et manifesta la même conviction : « Quant au mont

29 *Le Bouquet Sacré*, Rouen, s.d. p. 348.

30 Sidon et Beyrouth.

31 Jean Palerne, *Pérégrinations*, p.307-308.

32 Dans son chapitre LXXXI, Jean Palerne traite donc « Du monastère du Mont Liban, des cèdres et des ruines de Baalbets anciennement Césarée, selon l'opinion d'aucuns ». L'opinion d'aucuns était erronée ; on conçoit facilement comment en ont souffert les représentations de la région et l'élaboration des cartes. C'est Balthazar de Monconys, *op. laud.*, I, p. 351, qui, découvrant dans les ruines de Baalbek une inscription où se trouvait le nom d'Héliopolis, en assura la juste appellation antique, qu'avait déjà proposée, mais sans preuve, Guillaume Postel, suivi par les meilleurs géographes de la fin du XVI^e siècle ou du début du XVII^e : voir mon introduction au Tome VI, Baalbek et Beqa') *des Inscriptions Grecques et Latines de la Syrie* (Paris 1967), p.15-16.

33 *Le Pèlerin Véritable de la Terre Sainte, Auquel sous le discours figuré de la Jérusalem Antique et Moderne est enseigné le chemin de la Cèleste Au Très Chrétien Roi de France et de Navarre, Louis Treizième. A Paris, chez P. Louys Féburier -- avec Privilège du Roi.* Le privilège est daté du 23 janvier 1615. Qui était ce 'Véritable Pèlerin' anonyme, qui a fait le voyage d'Orient avec la permission du Roi et du Pape ? Peut-être un Prince.

Liban, qui n'est qu'à deux lieues de Tripoli, la neige s'y voit en toutes saisons, lors même que la chaleur est plus grande au pied : on trouve là la manne ou rosée du ciel, douce comme sucre, et me suis vu allant par la campagne que je pensais que ce fût de la neige

en la voyant, mais au goûter je trouvai bien que non » ³⁴.

C'est plus tardivement, après que le Siècle des Lumières a apporté à certains une vision plus laïque – mais non pas plus rationnelle – du monde et de l'histoire, que l'on donne foi aux légendes de l'antiquité gréco-romaine et que l'on cherche à en localiser les événements et les souvenirs. Ainsi fait, au début du XIX^e siècle, Henri Guys, qui fut consul de France à Beyrouth ; « connaissant toute la Syrie et ayant lu la plupart des ouvrages qui ont été publiés sur cette province », Henri Guys se sent autorisé à en traiter à son tour. Ce n'est pas la Bible, mais la mythologie grecque dont il veut retrouver les traces près de Tripoli :

« J'ai cherché, dans toute la Syrie, un endroit dont le nom traditionnel convînt à celui d'*Argo* que portait le vaisseau monté par Ogygès et je n'ai trouvé qu'Argès, près de Tripoli. L'histoire rapporte : 'Qu'il fut conservé dans un temple fabriqué exprès sur le mont Liban, en mémoire de la venue d'Ogygès, et que ce temple fut appelé *Argo*' » ³⁵. Il est vrai que des traditions locales de ce genre remontaient à l'antiquité ; des monnaies d'époque impériale romaine de Tyr figurent le vaisseau des

Argonautes. Le navire *Argo* remplace Noé - et son arche ; ce n'est pas plus déraisonnable. Tous ces Voyageurs d'autrefois, plus que de merveilleux, ont besoin de se rattacher aux temps primordiaux.

La Qadicha, la vallée sainte, fait grande impression sur les voyageurs. Avec sa multitude de ruisseaux et de cascades, le mont Liban leur apparaît comme un véritable château d'eau ; ils notent le caractère impétueux du puissant torrent qui se forme dans la vallée principale.

« Le fleuve qu'on appelle Saint, a sa source au pied d'une montagne du Liban où sont les Cèdres tant renommés [...] ; il arrose les vallées qui faisaient autrefois la solitude d'un grand nombre de Saints Religieux Maronites ; et baignant leurs grottes, en tire encore aujourd'hui le beau nom de Saint » ³⁶. Tous sont sensibles au cadre grandiose, à la fertilité des vallées irriguées, à la simplicité de la vie que mènent patriarche, évêques et moines, à l'accueil qu'ils offrent, d'autant plus que tous insistent sur la dureté et âpreté des chemins menant de Tripoli aux Cèdres. Dans ces montagnes abruptes, les voyageurs goûtent une atmosphère de paradis – il y a un village qui s'appelle encore Eden [Ehden], note Corneille Le Bruyn –, une allégresse, une innocence de début du monde ; rien n'est plus charmant que le récit de la visite de Frère Eugène Roger à la grotte d'un vieil ermite. L'opulente collation champêtre dont le supérieur du couvent grec d'Antoura le régale prend pour le bon Père Cordelier Jacques Goujon une saveur toute biblique.

Le monastère de Canobin surtout, étape obligée du

34 *Les Voyages Fameux du sieur Vincent Le Blanc*, p.7.

35 Henri Guys, *Relation*, vol. I, p. 244. Mais Henri Guys a allégé sa relation de ce qui serait d'un grand prix à nos yeux : « J'aurais pu offrir au public des dessins et des inscriptions que j'ai pris soin de recueillir ; j'ai des matériaux tout neufs et complets pour une carte du Liban ; j'espère que plus tard il me sera donné de mettre au jour ces divers compléments de ma Relation ». Henri Guys nous a laissés sur notre faim.

36 J. Besson, *La Syrie Sainte*, p.89.

37 *Le Pèlerin Véritable*, p.430-431.

voyage aux Cèdres, apparaît comme nimbé de simplicité céleste. Rien n'y paraît plus avoir de pesanteur. Le Patriarche Maronite vendange lui-même sa vigne et traite dans sa cave les affaires de son Église; mais son vin est excellent. Le dépouillement est

extrême, mais l'on ne manque de rien, et tous les voyageurs notent à l'envie la prodigalité de la nature au Mont Liban. Le vieil ermite dans sa grotte dispose de beaux légumes dans son petit jardin. Le 'Véritable Pèlerin' exprime le sentiment commun : « Ce mont est un jardin planté de toutes sortes de beaux simples, herbes médicinales à qui les sait connaître [...] ces beaux vallons de toutes parts sont si abondants et fertiles en toutes sortes de fruits, blés, vins, oliviers, figuiers, pâturages, que c'est chose incroyable ». Sous le monastère de Canobin, ajoute-t-il, « du côté du midi, on voit [...] une vallée fort profonde tout au bas de laquelle passe cette fontaine dite en l'Écriture *Fons Hortorum*, qui fait moudre deux moulins appartenant à ces Religieux »³⁷. Quoi de plus merveilleux que cette fontaine biblique s'employant sans façon à une modeste tâche terrestre? l'atmosphère de Canobin, telle qu'elle nous est donnée à respirer par ceux qui s'y sont rendus en ces siècles où il n'était pas question d'un tourisme facile, n'est aucunement d'exaltation mystique, mais de paix.

Il y a tant d'enseignements à tirer de ces Voyageurs d'autrefois et de ce qu'ils nous montrent que l'on peut trouver entre Tripoli et les Cèdres. Il vaut la peine de les fréquenter.



1 David Roberts, Sidon looking towards Lebanon *circa* 1839, watercolour, (private collection).

* This article is a preliminary outline on the Durighello family and I intend to continue my research to know more about them and their involvement in the archaeology of the Lebanon. Together with Ms Fontan I intend to publish the collection of antiquities that once belonged to the Durighello's which were sold to various museums or were donated to the Louvre. I would be grateful for any information the readers might have on this family. Please write to me at: The Old House, Hare Hatch, Reading, RG 10 9TH, UK; fax n° 0044 118 940 4904.